qu'un contingent de 8,000 Autrichiens; mais ils étaient commandés par le vieux Kœnigseck, qui avait combattu les Turcs en Hongrie. Il devait aider de ses conseils le duc de Cumberland et le prince de Waldeck, impatient de se signaler à la tête de 40 escadrons et de 26 bataillons hollandais. Le maréchal de Saxe se porta aussitôt à leur rencontre, laissant 20,000 hommes soit devant Tournay pour contenir la garnison, soit aux ponts de l'Escaut pour les protéger en cas de retraite; puis il prit ses dispositions de bataille sur la rive droite du fleuve, par où arrivaient les ennemis. Le roi et le dauphin se montraient fréquemment aux troupes, qui les accueillaient par des acclamations. Un jour que la conversation roulait sur les batailles où les rois s'étaient trouvés en personne, Louis XV dit que, depuis la bataille de Poitiers, aucun roi de France n'avait combattu avec son fils, qu'aucun n'avait remporté de victoire signalée sur les Anglais, et qu'il espérait obtenir cette gloire le premier. La fortune, en effet, lui réservait un magnifique triomphe; mais c'est ici le cas de répéter qu'elle choisit bien mal ses favoris.

Les deux armées étaient à peu près de force égale. Le maréchal de Saxe appuya sa droite au village d'Antoin, sous la protection de trois redoutes et d'un ravin; un second ravin, qui s'étend jusqu'au bois de Barry, couvrait le centre, établi en face du village de Fontenoy, et derrière le bois, que défendaient deux redoutes, se développait l'aile gauche, vers Ramecroix, Rumignies et le mont de la Trinité. Ainsi l'armée française formait une espèce d'équerre dont les deux extrémités s'appuyaient sur l'Escaut, et toutes nos positions étaient garnies d'une artillerie formidable, qui rendait l'attaque très-difficile et très-dangereuse. Le champ de bataille n'offrait pas un développement de plus de 1,000 mètres de longueur, depuis l'endroit où se tenait Louis XV auprès du village de Fontenoy jusqu'au bois de Barry, sur 2,000 mètres de profondeur environ. On allait donc combattre en champ clos, presque à la manière des chevaliers du moyen âge, et la concentration de tout le reste du terrain se trouvait ainsi rendre la bataille excessivement meurtrière. Aussi le vieux Kœnigseck était-il d'avis de se borner à harceler les Français sans engager une lutte décisive; mais le duc de Cumberland et ses Anglais n'écoutèrent que leur impatience de combattre et marchèrent sur Fontenoy. Ils occupaient le centre; les Autrichiens de Kœnigseck formaient la droite, et le prince de Waldeck avec ses Hollandais tenait la gauche. A six heures du matin, on commença à se canonner de part et d'autre. Le maréchal de Noailles, renouvelant en cette occasion l'exemple de patriotisme et de générosité donné par le maréchal de Boufflers à la bataille de Malplaquet, voulut servir en second sous le maréchal de Saxe, qui, non-seulement était son cadet, mais presque son ouvrage. Celui-ci sentit tout le prix de cette magnanimité, et jamais on ne vit un accord si complet entre deux hommes que la faiblesse ordinaire du cœur humain pouvait éloigner l'un de l'autre. Comme le maréchal de Noailles embrassait le duc de Grammont, son neveu, au moment de se séparer pour se rendre chacun à leur poste, un boulet de canon renversa mort le jeune duc; il fut la première victime de cette journée. C'est celui-là même dont l'imprudence nous avait fait perdre la bataille de Dettingen.

Les Hollandais attaquèrent Antoin par leur gauche et Fontenoy par leur droite, tandis que les Anglais et les Autrichiens attaquaient Fontenoy par leur gauche et que leur droite chercha à tourner les redoutes du bois de Barry. Mais de toutes parts jaillit de nos positions un feu si terrible d'artillerie et de mousqueterie, qu'à chaque mouvement offensif les ennemis durent se replier en désordre. Les Anglais se portèrent trois fois sur Fontenoy, et les Hollandais se présentèrent à deux reprises devant Antoin; à la seconde attaque, ces derniers virent un de leurs escadrons broyé presque tout entier par le canon d'Antoin : il n'en resta pas 15 hommes. Dès lors il fut impossible de les ramener en avant. La situation était désespérée pour les ennemis, qui se voyaient foudroyés par une artillerie formidable, écrasés pour ainsi dire dans un étau. C'est alors que Kœnigseck, s'inspirant d'une résolution hardie, conseilla au duc de Cumberland de masser en une colonne épaisse l'infanterie anglo-allemande, et de charger le centre de l'armée française entre le bois de Barry et Fontenoy. L'entreprise était audacieuse; mais il fallait la tenter ou se résigner à une retraite humiliante. Les Anglais et les Hanoviens s'avancent donc, traînant leurs canons à bras par les sentiers, franchissent intrépidement le ravin qui les séparait des Français et marchent sous les feux croisés de Fontenoy et d'une des redoutes de Barry. Des rangs entiers tombaient foudroyés à droite et à gauche; mais ils étaient aussitôt remplacés, et les canons qu'ils amenaient vis-à-vis de Fontenoy et devant les redoutes répondaient à l'artillerie française. Entre cette colonne et le centre de notre armée, dont les gardes françaises formaient la première ligne, le terrain allait en s'élevant et dérobait à la vue la plus grande partie des Anglais. Les officiers des gardes françaises se dirent alors : « Allons prendre leurs canons; » et ils se jetèrent en avant. Ils furent bien étonnés d'avoir sous les yeux une masse compacte, formidable, dont rien ne semblait pouvoir arrêter la marche lente, mais irrésistible. Les Anglais approchèrent jusqu'à 50 pas de distance; puis leurs officiers, ôtant leurs chapeaux, saluèrent les Français. Le comte de Chabannes, le duc de Biron, qui s'étaient avancés, et tous les officiers des gardes françaises leur rendirent leur salut. On sait le singulier échange de courtoisie qui eut lieu entre les deux camps. Lord Charles Hay, capitaine aux gardes anglaises, cria : « Messieurs des gardes françaises, tirez. » Le comte d'Auteroche, lieutenant de grenadiers, répondit : « Messieurs, nous ne tirons jamais les premiers; tirez vous-mêmes. » Les Anglais ne se firent pas répéter : ils exécutèrent un feu roulant qui emporta notre premier rang tout entier : 600 soldats et 52 officiers tombèrent morts ou blessés.

Au premier abord, ce raffinage de politesse, cette invitation à se faire passer par les armes, semble une quintessence ridicule de l'ancien esprit chevaleresque; mais il ne faut pas accuser ici les officiers français d'une civilité puérile et par trop honnête, dont ils n'étaient pas coupables : une ordonnance de la fin du XVIe siècle prescrivait à nos troupes d'essuyer le premier feu, et c'est à cette ordonnance seule qu'il faut attribuer la courtoisie, devenue proverbiale, dont Anglais et Français usèrent les uns à l'égard des autres à Fontenoy. V. ANGLAIS. « Après vous... »

La première ligne ainsi emportée, les autres tournèrent la tête en arrière, et ne se voyant appuyées que par une cavalerie éloignée de plus de 600 mètres, faiblirent aussitôt et se débandèrent. Les Anglais avançaient à pas lents, et comme s'ils eussent été sur un champ de manœuvre; on voyait les majors appuyer leurs canons sur les fusils des soldats pour les faire tirer bas et droit. Ils débordèrent Fontenoy et se trouvèrent lentement au centre de l'armée française; les divers incidents qui se produisirent imprimèrent à la masse ennemie la forme d'une colonne carrée à trois faces pleines, lançant la mort de toutes côtés. Son feu, violent et parfaitement soutenu, renversait tous les corps de cavalerie ou d'infanterie qui venaient vaillamment, mais sans ordre, se jeter sur elle les uns après les autres. Plus la colonne anglaise avançait, plus elle devenait profonde et redoutable, à cause des troupes nouvelles qui venaient sans cesse la renforcer; elle marchait toujours serrée à travers les morts et les blessés, paraissant former un seul corps d'environ 14,000 hommes. Le sort de la journée paraissait donc fort compromis, et le maréchal de Saxe, que l'on voyait presque mourant, porté d'un corps à l'autre dans une petite carriole d'osier, envoya prier le roi de se mettre en sûreté, ainsi que le dauphin, ajoutant qu'il ferait tout son possible pour réparer le désordre : « Oh! je suis bien sûr qu'il fera ce qu'il faudra, répondit Louis XV; mais je resterai où je suis. » Tout l'état-major, ému du mouvement, et un grand nombre d'officiers furent tués ou blessés en donnant des preuves du plus brillant courage. Le chevalier d'Aché, lieutenant général, après avoir eu le pied fracassé, vint rendre compte au roi de la situation de son corps, et lui parla longtemps sans trahir par le moindre geste les douleurs atroces qu'il ressentait; ce n'est qu'il tombât évanoui. Vainement on lança contre la redoutable colonne les escadrons les plus éprouvés; le défaut d'ensemble dans ces attaques les rendit inutiles : la masse anglaise, faisant face de tous côtés, plaçait à propos son canon, exécutait un feu terrible, puis restait immobile et ne tirait plus. Le maréchal de Saxe, couché dans sa carriole d'osier, se portait d'un corps à l'autre au milieu du feu; il vit un régiment dont des rangs entiers tombaient et qui restait intrépidement sur place. « Comment peut-il se faire, s'écria-t-il, que de telles troupes ne soient pas victorieuses? » Aucun corps, aucune attaque ne put enfoncer la colonne, parce que rien n'avait été exécuté avec ensemble. Cependant cette masse d'infanterie semblait évidemment avoir été endommagée, quoique sa profondeur parût toujours égale; elle oscillait sur ce champ de bataille qu'elle avait couvert de morts, incertaine et comme sans direction; l'habileté des manœuvres lui fit défaut. Si les Hollandais, passant entre les redoutes établies de Fontenoy à Antoin, étaient revenus à la charge pour donner la main aux Anglais, la victoire eût été certainement le prix de ce mouvement; mais il fut impossible de les ramener en ligne. Cependant l'agitation était extrême autour du roi. D'après Voltaire, qui tresse peut-être ici une couronne gratuite à son ami Richelieu, celui-ci, qui était lieutenant général et aide de camp de Louis XV, arriva auprès du roi après avoir reconnu la colonne de Fontenoy, l'épée à la main, couvert de poussière et tout hors d'haleine. « Quelle nouvelle apportez-vous? lui dit le maréchal; quel est votre avis? — Ma nouvelle, répondit le duc de Richelieu, est que la bataille est gagnée si on le veut; et mon avis est qu'on fasse avancer dans l'instant 4 canons contre le front de la colonne. Pendant que cette artillerie l'ébranlera, la maison du roi et les autres troupes l'entoureront : il faut tomber sur elle comme des fourrageurs. » Mais les historiens ne sont pas d'accord à cet égard, et les plus judicieux trouvent que l'idée de faire avancer des canons était trop simple pour la transformer en une inspiration de génie; toutefois, comme l'artillerie lourde et massive de cette époque se déplaçait très-difficilement, on ne songea peut-être pas plus tôt à amener du canon pour battre en brèche la redoutable colonne. Mais déjà le coup d'œil exercé du maréchal de Saxe avait reconnu le vice de ces attaques exécutées sans ordre et sans ensemble, et, après avoir fait concentrer toutes ses forces disponibles sur un même point, il prépara un assaut dont l'impétuosité devait être irrésistible. Le duc de Biron, le comte d'Estrées, le marquis de Croissy, le comte de Lowendhal, lieutenants généraux, devaient diriger ce mouvement décisif. Les régiments de Chabrillant, de Brancas, de Brionne, d'Auberere, de Courten, vinrent se mettre en ligne, tous conduits par leurs colonels et prêts à charger au premier signal. Quelques pièces de campagne, pointées sur le front de la colonne, commencèrent à creuser des vides dans ses rangs; alors la charge fut sonnée, et un véritable ouragan d'hommes et de chevaux fondit sur la colonne. La pelotte, ébranlée en un moment, se broya sous son élan terrible; la masse ennemie, écrasée comme dans un étau, fut foudroyée et disparut. En sept ou huit minutes, le général Polemby, le frère du comte d'Altermale; 5 colonels, 5 capitaines aux gardes et un nombre prodigieux d'officiers tombèrent pour ne plus se relever. Les annales de la guerre n'offrent peut-être pas un exemple d'un revirement aussi prompt, aussi décisif, aussi terrible. Les débris de la colonne anglaise se replièrent en fuyant, au delà du ravin, et ils ne furent pour ainsi dire pas poursuivis; les Hollandais opérèrent leur retraite en même temps.

Louis XV allait de régiment en régiment. Les cris de « Victoire! » et de « Vive le roi! » les chapeaux en l'air, les étendards et les drapeaux percés de balles, et se trouvèrent limitrophes des officiers qui s'embrassaient, formaient un spectacle dont tout le monde jouissait avec une joie tumultueuse (11 mai 1745). La joie, le bruit, le triomphe qui retentissaient sur le champ de bataille, fixa l'attention du dauphin sur le spectacle déchirant du carnage, et lui fit envisager avec horreur à quel prix s'achète une victoire. On peut bien croire à ce bon mouvement de Louis XV, puisque plus tard Napoléon Ier a dit que toute guerre en Europe était une guerre civile. Il est vrai que ces paroles, si singulières dans sa bouche, ont été prononcées à Sainte-Hélène.

Les pertes des ennemis furent de 12,000 à 14,000 hommes, tant tués que blessés ou prisonniers; les Français eurent au moins 7,000 morts ou blessés; une quarantaine de canons restèrent au pouvoir des vainqueurs. Les conséquences de la victoire furent la reddition de Tournay, de Gand, de Bruges, d'Audenarde, de Dendermonde, d'Ostende, de Nieuport; en un mot, la conquête de la Flandre. Mais ce qui rendit surtout la bataille de Fontenoy si populaire en France, c'est qu'elle fut gagnée sur les Anglais par un général presque expirant et incapable d'agir : le maréchal de Saxe avait pris les dispositions; ce furent les officiers français qui remportèrent la victoire.

Fontenoy (POÈME SUR LA BATAILLE DE), par Voltaire. Ce poème fut composé à la hâte, et la première édition parut sept jours après la victoire de Louis XV (7 mai 1745). Voltaire avait appris les détails principaux du combat de la bouche de son ami le marquis d'Argenson, alors ministre des affaires étrangères. Il épuisa en peu de temps huit éditions de ce poème à Paris; à Lyon, à Rouen, à Lille, des réimpressions en furent faites. A chaque édition nouvelle, l'auteur ajoutait quelque nouvel épisode. La sixième édition fut précédée d'une dédicace au roi, « le plus modeste des vainqueurs, » et d'un discours préliminaire, dans lequel Voltaire répond aux critiques qui pleuvaient déjà sur lui : il déclare que « c'est moins en poète qu'en bon citoyen qu'il a travaillé. » Le *Poème de Fontenoy*, en effet, n'est autre chose qu'un bulletin rimé : c'est ce qui fit son immense succès; la France entière, dans sa curiosité patriotique, lut cette gazette poétique, où le patriotisme trouvait largement son compte. La poésie, assurément, y était moins bien partagée. La *Bataille de Fontenoy* est un fragment épique sur le ton de la *Henriade :* même pompe de style, même langage de convention, même abus des généralités vagues, des fausses élégances et de la vieille mythologie. Avant tout, l'éloge du roi; *ab Jove principium :*

Venez le contempler aux champs de Fontenoy,
O vous, Gloire, Vertu, déesses de mon roi!
Redoutable Bellone et Minerve chérie;
Passion des grands cœurs, Amour de la patrie,
Pour couronner Louis, prêtez-moi vos lauriers!

Qu'ils sont ternes et desséchés, ces lauriers que si longtemps les poètes ont empruntés à la Gloire et à la Vertu! Aucun de ces mots, cent fois employés pour exprimer une idée vague et sans couleur, ne parle au cœur ou à l'imagination. Tout l'ouvrage est sur ce mode solennel. Quelques vers heureux caractérisent nos divers ennemis, le Hollandais, l'Autrichien :

Surtout ce peuple altier qui voit sur tant de mers
Son commerce et sa gloire embrasser l'univers,
Mais qui, jaloux en vain des grandeurs de la France,
Croit tenir dans ses mains la foudre et la balance.

La redoutable colonne anglaise, que trois charges successives ne parvinrent pas à rompre, est peinte en quelques traits qui manquent moins d'énergie que de précision :

Le feu qui se déploie et qui, dans son passage,
S'anime, dévorant l'aliment de sa rage,
Tes torrents débordés dans l'horreur des hivers,
Le flux impétueux des menaçantes mers,
Ont un cours moins rapide, ont moins de violence
Que l'épais bataillon qui contre nous s'avance....

Çà et là une allégorie puérile vient interrompre le récit :

La Fortune auprès d'eux, d'un vol prompt et léger,
Les lauriers dans les mains, fend les plaines de l'air;
Elle observe Louis et voit avec colère
Que sans elle aujourd'hui la valeur va tout faire.

Bien que Voltaire se flatte d'avoir été très-précis en ses descriptions poétiques, il est fort difficile de démêler dans son poème les péripéties de cette bataille : l'ordonnance et la marche du combat s'effacent dans un récit vague et trop général. Il est à remarquer que le mot célèbre : « Messieurs les Anglais, tirez les premiers, » ne s'y trouve point rapporté. On y voit, en revanche, le nom de tous les gentilshommes qui se distinguèrent en cette mémorable journée; certaines parties de l'ouvrage ne sont qu'un catalogue orné de quelques fadeurs poétiques :

Monaco perd son sang, et l'Amour en soupire...
Favori de l'Amour, de Minerve et de Mars,
Richelieu apprête : il n'est plus de hasards.

Citons, enfin, les deux derniers vers, chef-d'œuvre du genre : « Accourez, » dit le poète aux soldats victorieux :

Accourez, recevez à votre heureux retour
Le prix de la Vertu par les mains de l'Amour.

Si le succès du poème fut grand, si le cardinal Quirini essaya de traduire en vers latins le *Poème de Fontenoy*, les critiques et les traits satiriques ne manquèrent point non plus; les plus piquants furent décochés par l'avocat Marchand, dans une prétendue *Requête du curé de Fontenoy*. Il se plaint :

Que sur sa paroisse on enterre
Sept ou huit mille hommes sans rien dire.
C'est mon cousin, c'est mon bien.
Sur mes droits et mon honoraire
On m'a fait encor d'autres torts :
Un fameux monsieur de Voltaire
A donné l'extrait mortuaire
De tous les seigneurs qui sont morts.

La critique était malicieuse. Voltaire, au reste, n'était point fait pour emboucher la trompette épique : combien il était mieux inspiré lorsqu'il chantait en badinant :

Les quarante mille Alexandres
Payès à quatre sous par jour!

Fontenoy (LA BATAILLE DE), tableau d'Horace Vernet; musée de Versailles. Le moment choisi par l'artiste est celui où le maréchal de Saxe, le pied et tête nue, présente les trophées de la journée à Louis XV, à cheval et accompagné du dauphin. Derrière le maréchal, le duc de Richelieu est à cheval, la tête nue et l'épée à la main. A droite, des soldats sont assis sous un arbre, et un vieil officier embrasse son fils qui tient à la main une croix de Saint-Louis. A gauche sont groupés des prisonniers anglais et des blessés français, qui a été exposé au Salon de 1836, a été ainsi jugé par M. A. Barbier : « La disposition générale en est heureuse, les groupes habilement distribués, le dessin ferme et presque toujours correct. La lumière circule bien d'un bout à l'autre du tableau, la couleur en est comme imprégnée, et, sous cette lumière si transparente et si pure, se meuvent et agissent des figures pleines de sentiment et de passion... La figure du vieux maréchal est belle et d'un mouvement plein de dignité. » Gustave Planche, généralement très-peu favorable aux œuvres d'Horace Vernet, a jugé la *Bataille de Fontenoy* en ces termes : « ... Est-il possible, en regardant la toile de M. Horace Vernet, de deviner que la scène se passe sous Louis XV? à l'exception des costumes, y a-t-il dans ce tableau quelque chose qui rappelle Fontenoy?... M. Vernet a composé sa bataille avec une remarquable insouciance; il a renoncé à son ingénieuse vivacité, à l'art de grouper autour de l'action principale des épisodes vrais et touchants; il semble s'être proposé pour tâche unique de signer une toile plus grande que les *Noces* de Véronèse. L'impression produite par cet ouvrage est difficile à caractériser. A coup sûr, ce n'est pas une bataille. Les blessés ne se voient à gauche et qui saignent sur une palle toute neuve, les femmes éplorées qui s'empressent autour des mourants, ne suffisent pas à établir la nature militaire de l'action. Qu'est-ce donc que cet ouvrage? A mon avis, c'est un rendez-vous de chasse. Les personnages, réunis sous un cerisier paisible, attendent pour partir que le bois ait été battu; ils se félicitent sur la beauté de la journée, sur le gibier qu'ils espèrent; ils se complimentent sur la vitesse et la santé de leur meute, et se promettent, au retour, un souper joyeux et splendide. » On reconnaît bien, à ces traits acérés, l'impitoyable critique de la *Revue des Deux-Mondes;* mais le jugement est d'une excessive sévérité.

La *Bataille de Fontenoy* a été gravée par Burdet. Le même sujet a été traité par Ant. Benoist dans une gravure exécutée peu de temps après la bataille, et par M. Andrieux, dans un tableau qui a figuré à l'Exposition universelle de 1855.

FONTENOY-LE-CHÂTEAU, bourg et comm. de France (Vosges), cant. de Bains, arrond. et à 32 kilom. S.-O. d'Épinal, dans une situation délicieuse, entre deux coteaux couverts de cerisiers; pop., aggl., 1,756 hab. — pop. tot., 2,560 hab. Fabrication de broderies fines; tréflerie; fabriques de couverts; kirsch-wasser; brasseries. L'église renferme le tombeau de la princesse Yolande de Ligne. Le poète Gilbert, dont la mort éveille de si pénibles souvenirs, est né au hameau de Molières, dépendant de la commune de Fontenoy-le-Château.

FONTENOY-SUR-MOSELLE, village et comm. de France (Meurthe), cant., arrond. et à 10 kilom. de Toul, sur la rive droite de la Moselle et sur le canal de la Marne au Rhin; 254 hab. Ruines d'un château fortifié de murailles et de tours, dont une seule est encore debout. Dans l'église, vitraux bien conservés et sépultures des comtes de Fontenoy.

FONTENOY ou **FONTENAY-EN-PUISAYE**, village et comm. de France (Yonne), cant. de Saint-Sauveur, arrond. et à 30 kilom. d'Auxerre; 872 hab. Un obélisque de 10 mètres de hauteur a été érigé, en 1860, à Fontenoy, en mémoire de la bataille du 25 juin 841, qui se livra dans les environs, entre les fils de Louis le Débonnaire. V. FONTENAILLES (bataille de).

FONTENU, village et comm. de France (Jura), cant. de Clairvaux, arrond. et à 29 kilom. de Laons-le-Saunier; 215 hab. A l'est du village, au milieu de beaux arbres et de magnifiques prairies, s'élève le château de Chalin, reconstruit au XVe et au XVIe siècle. On y remarque la chapelle dans la tour de l'Ouest, la cheminée monumentale de la cuisine, les boiseries et les peintures du salon du premier étage. Le lac de Chalin, qui couvre une superficie de 220 hectares, est formé par les eaux d'une source qui jaillit près du château, à la base d'un curieux rocher.

FONTENU (Louis-François DE), archéologue français, né en Gâtinais en 1667, mort en 1760. Il fut successivement précepteur de la cardinal Janson à Rome en 1700, y prit le goût de l'archéologie et de l'histoire naturelle, puis se fixa à Paris, où il vécut dans la société de Fontenelle et de Mme de Lambert. Reçu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1714, il publia dans le recueil de cette compagnie un assez grand nombre de mémoires élégamment écrits sur divers sujets de mythologie, sur des médailles, sur les lieux connus en France sous le nom de camps de César, etc. On lui attribue longtemps le soin de son ancêtre, Robert d'Arbrissel avait commencé par y introduire des réformes que le libertinage du clergé de Rennes ne rendait que trop nécessaires. Tant que Sylvestre de la Guerche vécut, Robert continua son œuvre de discipline, sans s'occuper ni s'inquiéter des colères et des haines qu'elle soulevait. Mais ce protecteur une fois mort, le réformateur dut s'enfuir à Angers, puis dans la forêt de Craon, où il commença à jeter les premières bases d'un ordre religieux. Le bruit de sa parole éloquente, qui faisait chaque jour de nouveaux prosélytes, vint aux oreilles du pape Urbain II, qui l'appela à lui et le chargea de prêcher la croisade dans les villes et les bourgs. Robert d'Arbrissel obéit et parcourut les campagnes, exhortant ceux qui ne pouvaient aller en Palestine à vouer du moins leur vie au service du Seigneur. Il réunit bientôt un groupe considérable de disciples ardents et vint fonder aussitôt, sur la limite de l'Anjou et du Poitou, l'une lieue de Candes, où mourut saint Martin, au lieu dit *Fontevrault*, un oratoire ou communauté composée d'hommes et de femmes. Ce mélange des sexes est le caractère distinctif et spécial de la fondation de Fontevrault. Les hommes furent chargés du soin de défricher la terre et de pourvoir aux besoins de tous; les femmes, pendant ce temps, priaient et chantaient les louanges de Dieu. La communauté fut d'abord connue sous le nom des Pauvres de Jésus-Christ. Mais peu de jour la nombre des prosélytes s'accrut, et l'oratoire, trop petit pour les contenir tous, devint une abbaye. Robert d'Arbrissel fit construire sous la même clôture trois monastères destinés spécialement aux femmes, et dont voici les noms et divisions : Grand Moutier, pour les veuves et les vierges; Saint-Lazare, pour les lépreuses; Magdelaine, pour les pécheresses. Les hommes occupèrent aussi un local spécial (1099). Un an plus tard, le concile de Poitiers jetait les bases définitives de la nouvelle communauté, placée sous la règle de Saint-Benoît. Contrairement à l'usage adopté dans toutes les autres maisons religieuses, à Fontevrault les hommes étaient soumis aux femmes : une abbesse générale dirigeait toute la communauté, hommes et femmes, et avait seule le pouvoir suprême. Cette suprématie de la femme fut adoptée en souvenir du culte pieux de l'apôtre Pierre pour la mère du Christ. La première abbesse de Fontevrault fut Herlande de Champagne, veuve de Pierre de Montreau et parente du comte d'Anjou. Mais une fois l'ordre ainsi constitué d'une manière définitive, Robert d'Arbrissel, fatigué, ne s'occupa plus que de donner une extension nouvelle à l'ordre qu'il avait fondé. Il établit en peu de temps, outre le couvent du vallon de Fontevrault, ceux des Loges, de Chantemelle, de Lencloître, de La Puïe, de La Lande, de Tuçon, en Poitou; d'Orsan, dans le Berry; de la Madeleine d'Orléans, sur la Loire; de Boulon; de Fleurence de la Gasconière, le couvent de Cadouin et enfin celui de Haute-Bruyère, près de Chartres. La jalousie ne tarda pas à s'attaquer à la fortune de Robert d'Arbrissel. A la suite de quelques scandales, dont il n'était peut-être pas responsable directement, mais qui n'en sont pas moins consignés, tels, par exemple, que commerce libertin entre quelques religieuses et quelques frères, accouchements clandestins, etc., l'évêque de Rennes, Marbodus, écrivit à Robert d'Arbrissel une longue et sévère lettre de reproches. Geoffroy, abbé de Vendôme, allant plus loin encore, l'accusa ouvertement (nous copions textuellement la phrase dans l'*Histoire des ordres monastiques* du Père Elyot, ouvrage qu'on ne saurait suspecter de partialité) « de coucher avec elles sous prétexte de se mortifier en souffrant les aiguillons de la chair, martyre inouï, dangereux et de mauvais exemple. » Robert d'Arbrissel soutint hardiment ce double choc, se lava triomphalement des accusations portées contre lui, et, dit l'historien cité plus haut, « confondit la calomnie. » L'abbaye de Fontevrault continua donc à prospérer. Lorsque Robert d'Arbrissel mourut, elle comptait environ 3,000 membres, chiffre énorme, même pour l'époque, et qui augmenta encore par la suite. De nouvelles fondations vinrent étendre au loin la renommée de l'abbaye, non-seulement en France, mais encore en Espagne et en Angleterre. Dès l'origine, Fontevrault avait été, de la part du souverain pontife, l'objet de privilèges spéciaux : en 1145, le pape Eugène III affranchit les religieux des terribles épreuves que leur avait imposées Robert d'Arbrissel, telles que l'eau bouillante, les fers chauds, etc. L'ordre n'en demeura pas moins soumis à une discipline sévère, où les jeûnes prolongés, les veilles et les offices de nuit tenaient une grande place. En 1459 cependant, quelques dissensions s'établirent dans l'ordre à propos de réformes que voulait y introduire la nouvelle abbesse. Jusque-là soumis à la règle de Saint-Benoît, les religieux, oubliant leur origine, s'étaient qualifiés de chanoines réguliers et avaient embrassé, sous une abbesse trop facile, la règle de Saint-Augustin. Marie de Bretagne, vingt-sixième abbesse de Fontevrault, entreprit de réformer cet ordre de choses et de rendre à la communauté ses mœurs primitives. Mais tout d'abord forcée de céder devant les résistances qu'elle rencontra, elle se retira à la Madeleine d'Orléans, fondation de Fontevrault. Ce fut là qu'elle mit en pratique une sorte de règle mixte ou composite, mélange habile des traditions de Robert d'Arbrissel et des règles de Saint-Benoît et de Saint-Augustin. Elle soumit bientôt (1475) cette nouvelle règle au jugement de Sixte IV, qui l'approuva, et, en 1507, après renvoi impitoyable des derniers récalcitrants de Fontevrault qui refusaient de s'y conformer, elle fut définitivement adoptée. L'abbesse, dès 1505, avait d'ailleurs donné l'exemple la première en faisant voeu de clôture entre les mains de Louis de Bourbon, évêque d'Avranches. En 1520, à la suite de nouveaux démêlés qui avaient pour but, de la part des religieux, de restreindre l'autorité suprême de l'abbesse et de la soumettre à un contrôle, un arrêt du grand conseil intervint, qui donna gain de cause à l'abbesse. Cet arrêt fut approuvé et confirmé trois ans après (1523) par Clément VII. Des tentatives analogues s'étant reproduites plus tard sous le gouvernement de l'abbesse Jeanne de Bourbon, amenèrent un véritable conflit : les religieux publièrent un factum violent, et le pape Urbain VIII prit parti pour eux. Mais, le 8 octobre 1641, intervint un nouvel arrêt de Louis XIII prescrivant l'exécution stricte et entière de l'ancienne bulle d'approbation de Sixte IV, et ordonnant la destruction du factum injurieux. Ce fut là la dernière convulsion de Fontevrault.

C'est dans cette puissante abbaye que se faisait jadis l'éducation des filles de France. Le titre d'abbesse de Fontevrault était habituellement conféré à une femme du sang royal, soit légitimement, soit illégitimement. C'est ainsi que la dernière abbesse était, en 1789, Mme de Pardaillan d'Antin, nièce de Mme de Montespan, et telle était à cette époque la richesse de l'abbaye de Fontevrault qu'elle en tirait annuellement un revenu de plus de 100,000 livres d'alors, chiffre dont il est inutile de faire ressortir l'importance. Au surplus, on se l'expliquera quand nous aurons dit que la maison de Fontevrault formait un véritable gouvernement, divisé en quatre provinces : France, comprenant cinq prieurés; Aquitaine, quatorze; Auvergne, treize, et Bretagne, nombre égal.

L'abbaye de Fontevrault renfermait jadis cinq églises; une seule, la plus grande, reste aujourd'hui debout. C'est un des plus curieux monuments du XIIe siècle, par son style exceptionnel. En effet, tandis que, dans le plus grand nombre des constructions de cette époque, les voûtes sont régulièrement en ogives avec nervures sur les arêtes, à Fontevrault, au contraire, les voûtes sont sphériques et portent sur des arcs en plein cintre, ce qui leur donne une apparence de simplicité et en même temps de solidité toute spéciale. Ajoutons que depuis longtemps ce monument a cessé de servir à sa destination première : l'ancienne église de Fontevrault est aujourd'hui convertie en maison de détention pour onze départements.

Dans la deuxième cour de l'abbaye, on peut encore voir un débris curieux : c'est la vieille tour d'Evrault, dont la couleur brune et la masse pyramidale contrastent d'une manière pittoresque avec les bâtiments neufs de la maison centrale. La construction de cette tour est bizarre. Elle s'élève sur trois plans : le premier octogone, le deuxième carré, le troisième encore octogone, les angles répondant au milieu des faces du premier. Chaque face du premier plan est percée d'une arcade en ogive portée par deux colonnes, et donne entrée dans une chapelle demi-circulaire éclairée de trois petites fenêtres. Suivant toute apparence, c'était jadis une chapelle sépulcrale située au milieu d'un cimetière. Cette tour doit remonter au XIIe siècle environ. Tout près de la chapelle, cimetière des rois d'Angleterre (Plantagenets), comtes d'Anjou : quatre tombeaux, surmontés de leurs statues couchées, existent encore; ce sont ceux de Henri II, de Richard Cœur de Lion, son fils; d'Aliénor ou Eléonore de Guyenne, femme du premier et mère du second, et d'Elisabeth, femme de Jean sans Terre. Ces tombeaux, longtemps négligés, en butte à toutes les injures du temps, et pourtant si curieux par les souvenirs qu'ils évoquent, ont dû disparaître dans une complète à M. Félix Bodin, auteur de consciencieux travaux historiques, qui a le premier attiré sur eux l'attention du gouvernement. Il y a quelques années, les tombeaux de Fontevrault ont donné lieu de la part de l'Angleterre à une réclamation singulière : elle demanda, sérieusement et avec une simplicité qui ne prévoyait pas de refus possible, la simplicité du droit, la permission de faire enlever ces quatre monuments historiques, suivant elle sa propriété. La commission française repoussa purement et simplement cette prétention, dans laquelle il est juste de dire que l'Angleterre ne crut pas de devoir persister. Il est bon que ces tombeaux demeurent en France comme un vivant souvenir du temps de nos vieilles guerres, comme un gage de l'indépendance de notre pays, et l'Angleterre aurait tû comprendre d'elle-même que nous avions assez cherement payé pendant plus de deux siècles la possession de quelques pierres tumulaires et de quelques statues.

FONTEYRAUD (Alcide), économiste français, né à l'île Maurice en 1822, mort à Paris en 1849. Envoyé par sa famille dans cette ville pour y faire ses études, il entra à l'école spéciale de commerce et fut appelé bientôt à en devenir un des professeurs. Les questions d'économie politique occupèrent surtout sa vive et pénétrante intelligence. En 1845, il se rendit en Angleterre, où il vit se former la ligue célèbre dont Cobden était l'âme. De retour en France, Fonteyraud devint un des fondateurs de l'Association française destinée à propager les idées des libres échangistes, qui avaient en lui un partisan des plus chauds. Malheureusement pour la science, ce jeune économiste, qui donnait les plus belles espérances, fut emporté par une attaque de choléra à l'âge de vingt-sept ans. Outre les traductions de divers ouvrages anglais de Malthus et de Ricardo, publiées dans la *Collection des principaux économistes*, on a de lui : une remarquable *Notice sur la vie et les écrits de Ricardo;* la *Ligue anglaise*, étude insérée dans la *Revue britannique;* la *Vérité sur l'économie politique*, dans le *Journal des économistes*. Enfin il a composé, en collaboration avec M. Wolowski, un traité *Sur les principes d'économie politique*, inséré dans le recueil des *Cent traités pour les connaissances les plus indispensables.*

FONTGOMBAUD, village et commune de France (Indre), cant. de Tournon, arrond. et à 8 kilom. du Blanc, sur la rive droite de la Creuse; 569 hab L'abbaye de Fontgombaud fut une des plus importantes de l'ordre de Saint-Benoît. Sa fondation, comme celle de la plupart des abbayes du temps, est entourée de légendes : elle dut son nom à une fontaine, auprès de laquelle vint, au XIe siècle, s'installer un solitaire, et qui s'appela, de lui, la Font-Gombaud. Des grottes naturelles, groupées autour de la source, reçurent bientôt d'autres anachorètes; une chapelle s'éleva, et l'établissement devint un monastère. Le premier abbé connu s'appelait Pierre de l'Estoile, et mourut de la peste en 1114; il avait fait commencer les bâtiments du clottre, qui furent solennellement inaugurés le 5 octobre 1141. L'abbaye eut de longs jours de prospérité : ses richesses s'accrurent avec les libéralités qu'enfantèrent les croisades, et au XVe siècle elle avait atteint l'apogée de sa puissance. Ses charges étaient, en revanche, assez nombreuses. Parmi celles qui lui coûtaient le moins, on cite la curieuse redevance de 25 pintes de vin et de 4 jambons qu'elle était obligée de fournir aux processions qui des paroisses voisines se rendaient à certaines fêtes pour honorer les statues miraculeuses de la Vierge que recélait la crypte de la chapelle des Ermites, en l'église abbatiale. Ces statues existent encore, et ont été depuis transférées dans l'église paroissiale.

L'abbaye de Fontgombaud, réduite à cinq religieux, supprimée par l'archevêque de Bourges le 5 octobre 1741, plus devenue une maison de missionnaires quand la Révolution s'abattit sur ses murs centenaires : l'antique couvent déserté fut vendu et livré à la démolition. Les ruines qui subsistent encore sont dignes de l'attention de l'antiquaire. La basilique surtout offre des parties restées, dans un état de conservation presque parfait, et montre un remarquable mélange du style roman et du style ogival. La façade est considérée comme un des chefs-d'œuvre de l'art roman. La nef, jadis divisée en trois parties, a vu ses voûtes disparaître : seuls ses murs latéraux ont résisté aux efforts du temps et des hommes jusqu'à la hauteur des vastes fenêtres en glacis qui l'éclairaient. Chose singulière, deux rangs d'arbres ont remplacé les solides piliers cylindriques qui soutenaient les nervures et les arcs-doubleaux. Ces débris seront conservés : un projet primitif, émis en 1846, consistait à acheter l'église abbatiale pour en faire l'église paroissiale de Fontgombaud; une somme de 12,000 fr. fut allouée dans ce but par le ministère des cultes, et sur le crédit des monuments historiques, une autre somme de 10,000 fut accordée par le ministère de l'